

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Coups de coeur

L'équipe de *Lurelu*

Volume 27, numéro 2, automne 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/12015ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

L'équipe de Lurelu (2004). Compte rendu de [Coups de coeur]. *Lurelu*, 27(2), 100–102.

Coups de cœur

l'équipe de *Lurelu*

100



Romances & Karaoké

(photos : Simon Ménard)



Nul cœur où aller

Mon premier coup de cœur va à l'auteure Marie-Francine Hébert et à deux de ses dernières œuvres d'une grande sensibilité. D'abord l'album *Nul poisson où aller* (Les 400 coups, 2003) magnifiquement illustré par une jeune artiste, Janice Nadeau. Étonnant et pénétrant album destiné aux enfants plus vieux, d'au moins dix ans (saluons au passage ces albums trop rares au Québec).

Peut-on parler doucement de la guerre? En lisant *Nul poisson où aller*, on ne peut que répondre : oui. C'est le paradoxe bouleversant de ce récit, de ses images et de ce titre étrange que d'établir avec douceur une atmosphère où pèsent la peur, la violence, la menace et l'anxiété d'une guerre sans nom, l'incompréhension d'une fillette dont l'univers tient à un poisson dans un bocal qu'il faut sauver du délire d'ennemis hier familiers. Peut-on peindre délicatement la violence? Peut-on évoquer la douleur, la mort qui rôde d'un simple lavis? La réponse est encore : oui. Janice Nadeau en fournit la preuve en créant un monde fait de silhouettes fuyantes, d'ombres en marche et de terres inconnues. Un album au texte économe, empreint de retenue et d'espoir, qu'on devine écrit avec un sens de l'urgence, à l'exemple de cette petite Zolfe qui ne peut emporter que l'essentiel. L'album est dédié à ceux «qui travaillent à élever le niveau d'âme» en cette période de guerres absurdes. On ne doute pas que l'auteure fasse partie de ceux-là.

Même gravité dans la thématique abordée par M.-F. Hébert dans le roman *Le ciel tombe à côté* (Québec Amérique, 2003). La guerre fait place ici à la misère, l'incompris au non-dit et à ce qu'on invente pour se protéger du drame qui couve et qu'on devine tout à côté. La langue est ici d'une poésie écorchée, les gestes et les paroles des personnages surchargés de sens. Le rythme de la narration est saccadé, créant une tension et une émotion exacerbées, à l'image de la sensibilité agressive de la narratrice, en lutte avec ses «accroires» dans un univers de misère affective et de lourds secrets. Un roman d'une grande intensité où la parole, la poésie et la solidarité servent de planche de salut à des êtres nés du côté difficile.

Finalement un dernier coup de cœur pour le roman *La boîte à bonheur* de Charlotte Gingras (La courte échelle, 2003). Clara, une fillette sensible au désarroi psychologique de sa mère, se met à la recherche de son piano, cette boîte qui lui redonnera le bonheur. Un

plume limpide, un récit au caractère intimiste, peu porté au dialogue (ce qui n'est pas fréquent) et présentant un heureux mélange d'action et de réflexion. Une héroïne convaincue, inscrite dans une quête concrète de bonheur. À lire comme on écoute une petite boîte à musique qui fait du bien.

Ginette Landreville

Coup de jeune : *Romances & Karaoké*

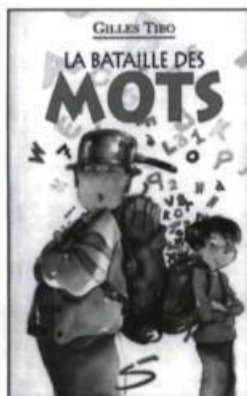
En théâtre jeunes publics, mes coups de cœur de la saison 2003-2004 se concentrent à la Maison Théâtre dont on célébrait la vingtième saison en beauté. Coup de cœur pour les reprises, par les équipes de création, de classiques de notre jeune répertoire. *L'Histoire de l'oie* de Michel Marc Bouchard, production de la compagnie Les Deux Mondes, a été jouée dans quatre-vingt-dix villes de quatorze pays, en quatre langues, depuis sa création en 1991. *La Bonne Femme* de et avec Jasmine Dubé, du Théâtre Bouches Décousues, a été créée en 1995. *L'Ogrelet* de Suzanne Lebeau, du Carrousel, date de 1998 et a aussi fait le tour du monde en quatre langues. Voilà des œuvres fortes qui n'ont rien perdu de leur impact.

Coup de cœur surtout pour *Romances & Karaoké*, nouvelle création du Théâtre Le Clou, un spectacle enlevé mettant en scène la réalité adolescente dans les mots des adolescents, et qui reçoit de leur part un accueil à tout casser. Rarement ai-je vu une telle osmose entre la scène et la salle que lors de la représentation de cette pièce énergique énergisante dont le texte est signé Francis Monty, la mise en scène Benoît Vermeulen. Des personnages bien campés, une histoire pleine de bruit, de cris, de diversions, éclatée à l'image de la vie des jeunes d'aujourd'hui.

Romances & Karaoké raconte les besoins d'affirmation et de reconnaissance de Julie (Sandrine Bisson), qui cherche à s'évader de l'univers étouffant de l'école et de la famille, qui fugue mais revient toujours, de son kick, Tanguay (Patrick Bélanger), un faux dur très touchant, de Johanne (Marie-Ève Bertrand) et Érik (Mathieu Gosselin), deux nerds un peu coincés qui seront les premiers à s'éclater. Et, seule adulte, la mère de Julie (Monique Gosselin) se réfugie dans la danse et le karaoké. Il y est bien sûr question d'identité, d'amour, d'apprentissage, le tout dans un enrobage musical et visuel qui a tout pour plaire à la clientèle visée. À voir ou à revoir.

Raymond Bertin





La bataille du cœur

Quel magicien tout de même ce Gilles Tibo, pour pondre un texte à la fois si simple et si riche. Avec *La bataille des mots*, paru en 2004 chez Soulières éditeur, il signe un mini-roman hautement original et superbement imprévisible. Humour, suspense, action, personnages hauts en couleur, il ne manque rien dans cette histoire «de gars» qui séduira à coup sûr les garçons aussi bien que les filles.

Le Guerrier est un cancre. Ce dernier de classe ne peut supporter Le Pou, petit, joli, bien élevé et bon élève. Le Guerrier déclare donc la guerre au Pou. Ce sera une guerre fort étrange, combattue à coups de mots et de chiffres.

Dire que Tibo a le sens du récit est un euphémisme. Le découpage de son intrigue est un modèle en soi, offrant une gradation experte du suspense, où chaque chapitre a son hameçon et son punch. Pas un seul mot de trop, pas un seul temps mort. Et cette fabuleuse finale ! Il faut vraiment une imagination hors pair pour concocter cette entourloupette du Pou, plus rusé que trois renards. Voilà une fin de roman comme on en rêve : édifiante sans être moralisatrice, optimiste sans être mièvre.

Les deux héros sont contrastés, mais pas stéréotypés ni monolithiques. Le Pou a peur et pleure, tandis que Le Guerrier cache un côté tendre sous ses airs de brute. Quelle belle subtilité dans la psychologie de ces personnages, qui ont des réactions inattendues mais plausibles.

Les illustrations coquines de Bruno St-Aubin — quelle délicieuse trouvaille cette casserole sur la tête du Guerrier ! — s'harmonisent bien à ce texte impeccable.

Gilles Tibo a déjà signé plusieurs mini-romans qui deviendront sûrement des classiques, qu'on pense aux *Yeux noirs* ou à *Rouge timide*. Il s'est de nouveau surpassé avec *La bataille des mots*. Les honneurs devraient pleuvoir sur ce joyau.

Andrée Poulin

Le chant des six reines

Quand six amies royales se font ravir par le vent, et qu'elles se retrouvent bien loin du château, sans couronne, sans chaussures et sans leur souveraine allure, il n'y a plus que le cœur qui compte... Le vent mauvais qui les emportait n'est peut-être, au fond, que le bon vent qui les amène simplement vers le bonheur.

Le voyage des reines (Les 400 coups, 2003) est un album pour le simple et irrésistible plaisir de se faire conter une histoire... Caroline Merola nous sert de façon bien appétissante cet enlevé conte de filles. Les six reines qu'elle a dessinées sont belles, sensuelles et différentes. Entre les lignes, comme dans ses images pleines de mouvements, elle a su dépeindre leur formidable connivence et la dynamique résolution dont elles feront montre pour se faire une nouvelle vie. À raconter à des jeunes de tous les âges !

Isabelle Crépeau

Coup de conte

Le caractère merveilleux des contes n'a jamais cessé de me fasciner. Que la victoire du rêve sur la réalité s'impose sans confrontation et comme allant de soi me réjouit. Dans *Turlututu rien ne va plus !* (Les 400 coups, 2002), l'impossible traverse ainsi les barrières du raisonnable et conduit l'aventure de la lecture jusqu'au bout, jusqu'à la dernière page, là où la conclusion du récit se transforme en quelque chose de beau et de calme. L'aboutissement de l'histoire, qui s'annonçait plutôt tragique, m'a fait sourire. Car, devant le lac des Génies, la situation se retourne. Et Turlututu, rien ne va plus !

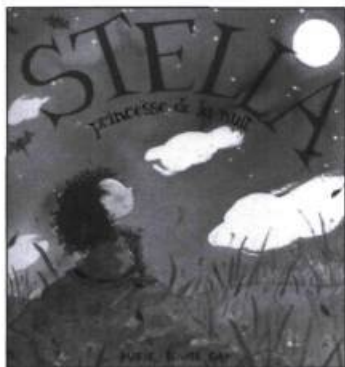
Que ce soit par le texte (cette version est signée Sylvie Roberge Blanchet) ou par l'image, le conte cautionne la priorité de l'imaginaire. Ainsi, la structure du récit ne laisse pas prévoir que, depuis toujours, le lac des Génies est là, qu'il nous attend au détour de la dernière page. Pour le découvrir, il faut franchir toutes les étapes, se prendre au jeu des formules un peu incantatoires et deviner à quel moment les génies vont réagir. Il y a d'un côté l'appel de l'interdit à transgresser, de l'autre, la prudence et la sécurité. Tout cela n'est pas dit en termes clairs, mais on le devine dans la façon de raconter. Le non-dit donne de la place au lecteur.

Quant à l'imagerie de Pascale Constantin pour ce petit conte d'Afrique de l'Ouest, elle est, à mon avis, particulièrement réussie : sobre, dans la couleur et le traitement, variée dans la mise en pages, lucide dans l'appel de sens. La stylisation du dessin a ce petit quelque chose de raffiné et décoratif qui fait passer notre œil du visage plein et opaque des personnages au tracé ondulé des cheveux. De la même manière, l'effet de transparence des génies superposés au fond relève d'une sorte de mystère : cela n'enlève rien de solide au paysage et pourtant la magie opère ! Plus je regarde l'album, plus il me parle et me plaît. La subtilité des



fenêtres, rondes comme des yeux ou comme des phylactères sans paroles, juste des pensées, dessinées... Tellement de petites et grandes choses! Devant ce merveilleux travail de texte et d'image, un seul mot : merci.

Francine Sarrasin



Coup de nuit

J'avoue être une inconditionnelle de la série «Stella», créée par Marie-Louise Gay aux Éditions Dominique et compagnie. Je vis un coup de cœur chaque fois que je découvre un nouvel album. Dans le dernier titre, Stella est devenue *Princesse de la nuit*. Elle est toujours accompagnée de son petit frère Sacha aux mille craintes et aux mille interrogations. J'aime leur complicité, la candeur et la logique enfantine de leurs dialogues, le regard poétique qu'ils posent sur le monde : Le soleil qui met son pyjama rouge et qui se fait emmitoufler par la lune d'une grande couverture étoilée. J'aime plonger dans la douceur des illustrations aériennes, y déceler tous leurs menus détails. Le thème de la nuit permet à Marie-Louise Gay de nous offrir des ciels magnifiques peuplés de hiboux, de chauves-souris et de lucioles. Des ciels que l'on voudrait contempler toute la nuit auprès de Stella et Sacha, avec, comme eux, un grand sourire sur les lèvres. Un pur délice. Merci M^{me} Gay!

Céline Rufiange

Double cœur

Nicolas, jeune écrivain, doit remettre trois histoires à son éditeur le lendemain matin, mais la soirée avance et il n'a toujours devant lui qu'une page blanche. L'apparition de son double dans le miroir et des objets usuels trouvés dans les tiroirs lui fourniront l'inspiration pour un premier récit, puis un deuxième et un troisième. Observé par son chat, il écrira des histoires de doubles : le double obscur que l'on porte en soi, le double imposteur qui nous sert de façade ou le double qui fait les choix que l'on ne veut pas faire. Voilà, très résumé, le propos d'*À nous deux*, l'une des pièces les plus intelligentes qu'il m'ait été donné de voir à la Maison Théâtre. Intelligente en ce qu'elle fait appel à l'intelligence du jeune spectateur, et que sa clarté, sa limpidité sont une joie pour l'esprit.

Le Théâtre de l'Avant-Pays, fondé en 1976, se spécialise dans la marionnette de type *bunraku*, c'est-à-dire dont les manipulateurs sont visibles. Dans une mise en scène de Michel Fréchette et Michel Ranger, le texte de Joël da Silva se déployait, lumineux, offrant entre autres des propos tout à fait judicieux sur l'acte d'écriture. L'appareil technique (décors, accessoires) était inventif, une joie pour l'œil. Je pense à ce bureau aux nombreux tiroirs dont aucun n'était inutile, à cet ingénieux miroir aux apparitions, à ces accessoires gigognes qui changeaient de fonction en un tournemain. Sans compter cette singulière scène où le jeune Paul assemblait son «double à monter soi-même», qui lui avait été livré dans une caisse et dont il comptait se servir pour courtiser Clara. Une marionnette fabriquant une marionnette...

Résultat de deux années de travail d'équipe, *À nous deux* avait été créé en octobre 2003 au Centre national des Arts d'Ottawa; les jeunes Montréalais ont pu le voir en février et en mars 2004.

Daniel Sernine



(photo : Isabelle Veilleux)